

Je le sais
 PARMENON.
 CHÉRÉE.
 Parmenon, dis-le-moi.
 PARMENON.
 Chez Thais.
 Comme ils venaient d'entrer, je vous ai vu paraître;
 C'est un don que lui fait le rival de mon maître.
 CHÉRÉE.
 Il doit être puissant.
 PARMENON.
 Plus en bruit qu'en effet.
 CHÉRÉE.
 Qu'il m'en fasse un pareil, j'en serai satisfait.
 PARMENON.
 On vous croit sans jurer.
 CHÉRÉE.
 Mais qu'en pense Phédie?
 Je n'y vois point pour lui sujet de raillerie.
 PARMENON.
 Qui saurait son présent le plaindrait beaucoup plus.
 CHÉRÉE.
 Quel présent?
 PARMENON.
 Un vieillard impuissant et perclus,
 Sans esprit, sans vigueur, sans barbe, sans perruque,
 Un spectre, un songe, un rien, pour tout dire un eunuque
 Dont encore il prétend, contre toute raison,
 Pouvoir contrecarrer le présent de Thrason.
 Si l'on nous laisse entrer, je veux perdre la vie.
 CHÉRÉE.
 S'il est aussi reçu, qu'il me donne d'envie!
 PARMENON.
 Vous préservent les dieux d'un heur pareil au sien!
 Ce serait pour Pamphile un mauvais entretien.
 CHÉRÉE.
 Quoi! garder une fille et si jeune et si belle!
 Coucher en même chambre, et manger auprès d'elle,
 La voir à tout moment sans crainte et sans soupçon,
 Tu ne voudrais pas être heureux de la façon?
 PARMENON.
 Vous pouvez aisément avoir cette fortune:
 La ruse est assurée autant qu'elle est commune.
 D'un voyage lointain depuis peu revenu,
 Sans doute chez Thais vous êtes inconnu:
 Il faut prendre l'habit que notre eunuque porte;
 Vous passerez pour lui, déguisé de la sorte.
 Votre menton sans poil y doit beaucoup aider.
 CHÉRÉE.
 Et l'on me donnera cette belle à garder?
 PARMENON.
 Et sans doute à garder vous aurez cette belle.
 Mais après?
 CHÉRÉE.
 Innocent! je puis lors auprès d'elle

Boire, manger, dormir, lui parler en secret.
 PARMENON.
 Usez-en tout au moins comme un homme discret.
 CHÉRÉE.
 Tu ris?
 PARMENON.
 Des vains projets où l'amour vous emporte,
 Vous vous croyez dedans avant qu'être à la porte;
 Et, sans savoir encor quelle est cette beauté,
 D'un espoir amoureux votre cœur est flatté:
 Il faut auparavant s'acquérir une entrée.
 CHÉRÉE.
 L'échange proposé me la rend assurée.
 PARMENON.
 Oui, s'il se pouvait faire.
 CHÉRÉE.
 A d'autres, Parmenon!
 PARMENON.
 Quoi! vous avez donc cru que c'était tout de bon?
 CHÉRÉE.
 Tout de bon ou par jeu, derechef il n'importe;
 Et si je ne l'obtiens ou d'une ou d'autre sorte,
 Je suis mort.
 PARMENON.
 Mais avant que de vous engager,
 Pesez, encore un coup, la grandeur du danger.
 CHÉRÉE.
 Trop de raisonnement peut nuire en telle affaire:
 L'occasion se perd tandis qu'on délibère;
 Un autre la prendra, j'en aurai du regret.
 PARMENON.
 Mais au moins pourrez-vous me garder le secret?
 CHÉRÉE.
 Ne crains rien.
 PARMENON.
 Priez donc Amour qu'il favorise
 De quelque bon succès cette haute entreprise.
 CHÉRÉE.
 Amour! si sa beauté peut s'offrir à mes sens,
 Tu ne manqueras plus ni d'autels ni d'encens.

ACTE TROISIÈME.
 SCÈNE PREMIÈRE.
 THRASON.
 Il faut dire le vrai, j'en voulais à Pamphile;
 Et, bien que pour Thais un amour plus facile
 Étouffât celle-ci presque encore au berceau,
 Sans mentir, j'ai regret de perdre un tel morceau.
 Je ne sais quel remords tient mon âme occupée;

Mais encore être ainsi de mes mains échappée,
 C'est le comble du mal, et souffrir qu'un enfant
 Des laes d'un vieux routier se sauve en triomphant.
 Me préservent les dieux d'une beauté naissante!
 Il n'est point de méthode en amour si puissante
 Qui ne fût inutile à qui s'en piqueroit:
 Souvent ces jeunes cœurs sont plus durs qu'on ne croit.
 Pour gagner son amour, je ne sais point de voie;
 C'est un fort à tenir aussi longtemps que Troie.
 J'aurais, sans me vanter, depuis qu'elle est chez moi,
 Réduit à la raison quatre filles de roi.
 J'eusse pu l'épouser, mais je fuis la contrainte;
 Le seul nom de l'hymen me fait frémir de crainte:
 Et je ne voudrais pas que mon cœur fût touché
 De l'espoir d'un royaume à Pamphile attaché.
 Rien n'est tel, à qui craint une femme importune,
 Que de vivre en soldat, et chercher sa fortune.
 On se pousse partout, on risque sans souci;
 Et qui n'y gagne rien n'y peut rien perdre aussi.
 Mais rarement Thrason se plaint-il d'une dame:
 Jusqu'ici peu d'objets ont régné sur son âme
 Sans payer son amour d'une ou d'autre façon.
 Phédie en pourrait bien avoir quelque leçon;
 Je n'en pense pas plus, n'étant point d'humeur vaine.
 Voyons si notre agent aura perdu sa peine:
 Le voici qui s'approche.

SCÈNE II.

THRASON, GNATON.

THRASON.
 Eh bien! qu'as-tu gagné?
 GNATON.
 Que de peines, seigneur, vous m'avez épargné!
 Je vous allais chercher au port et dans la place.
 THRASON.
 Tu me rapportes donc des actions de grâce?
 GNATON.
 Le faut-il demander? J'en suis tout en chaleur.
 THRASON.
 Enfin le don lui plaît?
 GNATON.
 Non tant pour la valeur,
 Que pour venir de vous; c'est là ce qui la touche,
 Et ce qu'à tous moments elle a dedans la bouche,
 Comme un des plus grands biens qu'elle ait jamais reçus.
 Vous ririez de l'ouïr triompher là-dessus.
 THRASON.
 Ce qui vient de ma part cause ainsi de la joie;
 J'ai cent fois plus de gré d'un bouquet que j'envoie,
 Qu'un autre n'en aurait de quelque don de prix,
 Fût-ce même un trésor.
 GNATON.
 Vivent les bons esprits!

Il n'est, à bien parler, que manière à tout faire.
 D'un travail de dix ans ce que le sot espère,
 L'honnête homme, d'un mot, le lui viendra ravir.
 THRASON.
 Aussi le roi m'emploie, et j'ai su le servir
 A la guerre, en amour, auprès de ses maîtresses,
 Quoique j'eusse souvent ma part de leurs caresses.
 GNATON.
 Mais s'il l'apprend aussi?
 THRASON.
 Gnaton, soyez discret.
 Je ne découvre pas à tous un tel secret.
 GNATON.
 (Tout bas, se tournant.)
 C'est faire en homme sage. Il l'a dit à cent autres.
 (Haut.)
 Le roi n'agréait donc autres soins que les vôtres?
 THRASON.
 Que les miens; et parfois se trouvant dégoûté
 Du tracassieux importun qui suit la royauté,
 Comme s'il eût voulu... tu comprends ma pensée?
 GNATON.
 Prendre un peu de bon temps, toute affaire laissée.
 THRASON.
 Cela même. Aussitôt il m'envoyait querir:
 Seuls ainsi nous passions les jours à discourir
 De cent contes plaisants que je lui savais faire;
 Et s'il se présentait quelque importante affaire,
 Après avoir le tout entre nous disposé,
 Son conseil n'en avait qu'un reste déguisé;
 Et souvent, malgré tous, ma voix était suivie.
 GNATON.
 Lors chacun d'enrager, mourir, crever d'envie?
 THRASON.
 Et Thrason de s'en rire.
 GNATON.
 A l'oreille du roi?
 THRASON.
 Qui peut te l'avoir dit?
 GNATON.
 C'est qu'ainsi je le croi.
 THRASON.
 Sur ce propos, un jour qu'il remarquait leur peine,
 Le chef des éléphants, appelé Métasthène,
 Des plus considérés près du prince à présent,
 Ne se put revancher d'un trait assez plaisant.
 Il machait de dépit quelque mot dans sa houe,
 Et me tournant les yeux: Qui vous rend si farouche?
 Sont-ce les bêtes, dis-je, à qui vous commandez?
 GNATON.
 Et le roi, qu'en dit-il?
 THRASON.
 Nous étant regardés,
 Il ne put à la fin s'empêcher de sourire.

Je dis, sans vanité, peu de mots qu'il n'admire.

GNATON.

Comme vous en parlez, c'est un prince poli.

THRASON.

Peu d'hommes ont, de vrai, l'esprit aussi joli :
Surtout il s'entend bien à placer son estime.

GNATON.

Celle qu'il fait de vous me semble légitime.

THRASON.

T'ai-je dit un bon mot, qu'en un bal invité...

GNATON.

(Bas, se tournant.)

Non. Plus de mille fois il me l'a raconté.

THRASON.

Nous étions régalez du satrape Orosmède,
Chacun avait sa nymphe : alors un Ganymède
Approchant de la mienne, aussitôt je lui dis
Que les restes de Mars seraient pour Adonis.

GNATON.

Le jeune homme rougit ?

THRASON.

Belle demande à faire !

Il rougit, et d'abord fut contraint de se taire :

Depuis chacun m'a craint.

GNATON.

Avec juste raison.

N'ont-ils point un recueil des bons mots de Thrason ?

THRASON.

Je t'en conteras cent ; mais changeons de matière.
Thaïs, comme tu sais, est femme assez altière,
Jalouse, et d'un esprit à tout craindre de moi :
Dois-je, en quittant sa sœur, lui confirmer ma foi ?

GNATON.

Rien moins. Il vaut bien mieux la tenir en cervelle.
Ayez toujours en main quelque amitié nouvelle :
De ce secret d'amour l'effet n'est pas petit ;
C'est par là qu'on maintient les cœurs en appétit,
Et qu'on accroît l'amour au lieu de le détruire.
Mais je fais des leçons à qui devrait m'instruire.

THRASON.

Comment un tel secret a-t-il pu m'échapper ?

GNATON.

Des soins plus importants pouvaient vous occuper ;
Vous rêviez, j'em'assure, à quelque haut fait d'armes.

THRASON.

Il est vrai que la guerre a pour moi de tels charmes,
Qu'ils me font oublier tous les autres plaisirs.

GNATON.

Mais l'amour trouve aussi sa part dans vos desirs ?

THRASON.

Entre Mars et Vénus mon cœur se sent suspendre,
Est recherché des deux, ne sait auquel entendre.

VAR. Une.

Laissons là leur débat : quel traité m'as-tu fait ?

GNATON.

Tel qu'un plus amoureux en serait satisfait.

Thaïs se veut purger de tous sujets de plainte :

Deux jours, par mon moyen, sans rival et sans crainte.

Vous lui rendrez visite en dépit des jaloux.

THRASON.

Je t'aime.

GNATON.

Et du diner sur moi reposez-vous ;

Je l'ai fait, en passant, apprêter chez votre hôte.

THRASON.

De faim jamais Gnaton ne mourra par sa faute.

GNATON.

Qu'y faire ? il faut bien vivre ici comme autre part.

THRASON.

Retourne chez Thaïs, et dis-lui qu'il est tard.

SCÈNE III.

THAÏS, THRASON, GNATON.

THAÏS.

Il n'en est pas besoin, je viens sans qu'on m'appelle.

THRASON.

Sais-je faire un présent ?

THAÏS.

Certes la chose est belle ;

Mais je n'estime au don que le lieu dont il vient.

GNATON.

Notre diner est prêt, s'il ne vous en souvient.

THRASON, à Thaïs.

Plus rare et d'autre prix je vous l'aurais donné.

GNATON.

Toujours en compliments il se passe une année ;

Le diner nous attend, hâtons-nous, c'est assez.

THAÏS.

Nous ne sommes, Gnaton, pas encor si pressés.

Il me faut du logis donner charge à Pythie.

GNATON.

Tout ira comme il faut, j'en répons sur ma vie.

THAÏS.

Sans avoir pris ce soin, je n'ose m'engager.

GNATON.

Puissent mes ennemis de femmes se charger !

Elles n'ont jamais fait, toujours nouvelle excuse.

THAÏS.

De vains retardements à tort on nous accuse ;

Votre sexe se laisse encor moins gouverner.

GNATON.

Ne tient-il point à moi que nous n'allions diner ?

THAÏS.

Ne plaise aux dieux, Gnaton, qu'on ait telle pensée !

GNATON.

Je ne vous en vois point pour cela plus pressée.

THAÏS.
Allons, si tu le veux.

SCÈNE IV.

THAÏS, THRASON, GNATON; PARMENON,
amenant Chérée.

PARMENON.

Un mot auparavant.

GNATON.

Nous voici, grâce aux dieux, aussi prêts que devant :

Je dînerai demain, s'il plaît à la fortune.

Fais vite, Parmenon, ta harangue importune.

PARMENON.

Mon maître, par votre ordre absent de ce séjour,

Avecque ce présent vous offre le bonjour.

Je ne veux point passer la loi qui m'est prescrite,

Ni parler de ses pleurs quand il faut qu'il vous quitte :

De vous-même à son mal vous pouvez compatir,

Et le croire affligé sans l'avoir vu partir.

Faisant un don plus riche, il eût eu plus de joie ;

Mais au moins de bon cœur croyez qu'il vous l'envoie.

THRASON.

Le présent peut passer.

THAÏS.

Il me charme en effet.

Je ne l'aurais pas cru si beau, ni si bien fait.

PARMENON.

On l'appelle Doris ; et quant à son adresse,

En tout ce que l'on doit apprendre à la jeunesse

On l'a, dès son jeune âge, instruit et façonné.

A quoi que de tout temps il se soit adonné,

Soit aux arts libéraux, soit aux jeux d'exercice,

A sauter, à lutter, à courir dans la lice,

Il a toujours passé pour un des plus adroits :

Enfin, permettez-lui de parler quelquefois,

Vous l'entendrez bientôt en conter des plus belles ;

Il vous entretiendra de cent choses nouvelles.

Mon maître cependant n'exige rien de vous :

Vous ne le trouverez importun ni jaloux ;

Il ne vous contera ni bons mots ni faits d'armes ;

Et vous pourrez, Thaïs, disposer de vos charmes

Sans craindre qu'il s'offense et vous tienne en souci,

Comme un de vos amants qui n'est pas loin d'ici.

Faites entrer chez vous soldats et parasites,

Pourvu qu'il puisse rendre à son tour ses visites

(J'entends quand vous serez d'humeur ou de loisir),

Il se tiendra content par delà son désir.

THRASON.

Si ton maître avait dit ce que tu viens de dire...

PARMENON.

Comme j'en suis l'auteur, vous n'en faites que rire.

THRASON.

Dois-je contre un valet employer mon courroux ?

Que t'en semble, Gnaton ?

GNATON.

Seigneur, épargnez-vous.

THRASON.

Je te croirai. Thaïs, ce parleur m'incommode.

GNATON.

De vrai, les compliments ne sont plus à la mode ;

Allons.

THAÏS.

Quand on voudra.

THRASON.

Qu'un long discours déplaît !

GNATON.

Surtout, à mon avis, quand le diner est prêt.

THAÏS.

Du zèle et du présent je lui suis obligée.

PARMENON.

Le don ne vous tient pas vers mon maître engagée ;

S'il doit être payé, c'est du zèle sans plus.

GNATON.

Remettons à tantôt ces discours superflus ;

Il n'est pas maintenant saison de repartie.

THAÏS.

Tu me permettras bien d'ordonner à Pythie

Que le soin de Pamphile à Doris soit commis.

GNATON.

Faites que Gnaton dine, et tout vous est permis.

SCÈNE V.

THRASON, GNATON, PARMENON.

PARMENON.

Pour un entremetteur, on te fait trop attendre :

Ce n'est point là le gré que tu pouvais prétendre ;

Et si j'avais reçu tel présent par Gnaton,

Il se verrait à table assis jusqu'au menton.

On ne devrait ici rendre aucune visite

Sans avoir un billet signé de Parasite ;

Il lui faut cependant mettre tout son espoir

A courir tout le jour pour déjeuner au soir.

Pour moi, je ne crois pas qu'autre chose il attrape ;

Si ce n'est que son roi le fasse un jour satrape,

Ou que, las de courir et battre le pavé,

Plus haut que son mérite il se trouve élevé.

Que dis-tu de ces mots ? Ai-je su te le rendre ?

THRASON.

Le coquin veut railler. Gnaton, va nous attendre ;

Je vais prendre Thaïs.

GNATON.

Laissez-moi cet emploi :

Un chef doit autrement tenir son quant-à-moi.

THRASON.

Adieu donc, Parmenon : tu diras à Phédrie

Que Thaïs, pour un temps, trouve bon qu'il l'oublie ;

Que pour l'entretenir deux jours me sont assez.

PARMENON.

Ne vous en vantez point avant qu'ils soient passés.

SCÈNE VI.

PARMENON, *demeurant seul.*

Ceci pour notre eunuque assez bien se prépare.
Pendant qu'ils dîneront, il faut qu'il se déclare,
Prenne l'occasion, et ne perde un moment
A pousser des soupirs et languir vainement.
Non que parlant d'amour il rencontre œuvre faite:
Alors qu'on en vient là, toutes ont leur défaite:
Tel souvent en a peu qui croit en avoir tout,
Et même va bien loin sans aller jusqu'au bout.
Que Pamphile d'ailleurs volontiers ne l'écoute,
Toute sage qu'elle est, je n'en fais point de doute:
C'est le propre du sexe; il veut être flatté,
Et se plaît aux effets que produit sa beauté.
Puis notre homme a de quoi charmer la plus sévère:
Il est jeune, il est beau, toujours prêt à tout faire;
En dit plus qu'on ne veut, sait bien le débiter;
Est d'humeur libérale, et donne sans compter.
Si par ces qualités d'abord il ne la touche,
Le temps, qui peut gagner l'esprit le plus farouche,
Ne lui permettra pas d'y faire un long effort,
Et ce peu de loisir m'embarrasse très-fort.
Je crains notre vieillard, qu'on attend d'heure en heure:
Il n'a jamais aux champs fait si longue demeure;
Quelque charme puissant l'y retient arrêté:
S'il revient une fois, le mystère est gâté.
O dieux! c'est fait de nous, le voici qui s'avance;
Je ne sais quel frisson m'annonçait sa présence.
Parmenon, cependant que tout seul il discourt,
Va te précipiter: ce sera ton plus court;
Tu pourrais toutefois choisir une autre voie.
Le vieillard est plus doux qu'il ne veut qu'on le croie.
L'amour pour ses enfants, qu'il laisse à l'abandon,
Fait qu'il me reste encor quelque espoir de pardon.
Usons à cet abord d'un peu de complaisance.

SCÈNE VII.

DAMIS, PARMENON.

PARMENON.

Je me plaignais, monsieur, de votre longue absence.

DAMIS.

En ma maison des champs je trouve un goût exquis,
Et ne fis jamais mieux qu'alors que je l'acquis.

PARMENON.

Sophrone et vos enfants sont d'avis tout contraire.

DAMIS.

Les voir changer d'humeur n'est pas ce que j'espère;
Bien loin de se réduire au champêtre séjour,

Ma femme aime à causer; mon aîné fait l'amour.

PARMENON.

Cette façon d'agir plairait à peu de pères;
Quand il s'agit d'amours, presque tous sont sévères:
A cet âge impuissant lorsqu'ils sont arrivés,
Ils donnent des conseils qu'ils n'ont point observés.

DAMIS.

Quant à moi, je me rends plus juste et plus commode:
Non qu'il faille en tout point que l'on vive à sa mode;
Mais aimer quelque peu ne fut jamais blâmé,
Et moi-même autrefois je m'en suis escrimé.
Il est vrai que le gain n'en vaut pas la dépense;
Aux uns il faut présent, aux autres récompense,
Corrompre les valets, et les entretenir;
Mais les dieux m'ont toujours donné pour y fournir.
Si je fais peu d'acquêts, que mes fils s'en accusent;
C'est eux, et non pas moi, qu'après tout ils abusent.
Ayant connu d'abord mon esprit indulgent,
L'aîné va, ce me semble, un peu vite à l'argent.
Des beautés de Thaïs son âme est fort touchée;
Et bien qu'il m'ait tenu cette flamme cachée,
J'en sais plus qu'il ne croit, et le souffre aisément;
Thaïs veut qu'on l'estime, à parler franchement:
Peu voudront toutefois qu'elle entre en leur famille;
Veuve, on la doit priser un peu moins qu'une fille:
Notre ville est féconde en partis bien meilleurs;
Et mon fils, après tout, doit s'adresser ailleurs.
Pour un choix plus sortable il faut qu'il se dispose:
Je t'en veux, Parmenon, proposer quelque chose.
Mais où sont mes enfants? Je les voudrais bien voir.

PARMENON.

Votre aîné, par malheur, est absent d'hier au soir.

DAMIS.

D'où pourrait provenir un si soudain voyage?

N'est-il point arrivé quelque noise en ménage?

PARMENON.

Je ne sais.

DAMIS.

Plût aux dieux que quelque changement
Lui fit prendre bientôt un autre sentiment!
Mais comme sans leur aide il ne se peut rien faire,
Allons-leur de ce pas recommander l'affaire.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHÉRÉE, *déguisée en eunuque*; PAMPHILE.

CHÉRÉE.

C'est trop rêver, Pamphile, et mon zèle indiscret
Ne saurait plus souffrir cet entretien secret.

Dans quelque doux penser qu'une âme soit plongée,
Souvent elle a besoin d'en être dégagée:
Et lorsqu'on l'abandonne à ce triste plaisir,
Elle songe à ses maux avec plus de loisir.
Souffrez donc...

PAMPHILE.

C'est assez, et ta bonté m'oblige,
Quoique le noir chagrin qui sans cesse m'afflige
Empêche mon esprit d'en pouvoir profiter.

CHÉRÉE.

Et qu'auriez-vous, Pamphile, à vous tant attrister?
Vous êtes jeune et belle, et, si je l'ose dire,
Ce sont les seuls trésors où toute femme aspire.

PAMPHILE.

Je suis jeune, il est vrai; pour belle, on me le dit;
Ce discours près du sexe est toujours en crédit;
Mais quand de pareils dons le ciel m'aurait comblée,
A peine en verrais-tu mon âme moins troublée;
L'objet de mes malheurs me touche beaucoup plus.
Les dieux nous vendent cher ces présents superflus.
Souvent, par mille maux, nous en payons l'usure.

CHÉRÉE.

C'est que l'esprit humain en prend mal la mesure;
Injuste en son estime autant qu'en ses desirs,
Il compte les douleurs, sans compter les plaisirs.

PAMPHILE.

Ne me crois pas, Doris, d'une âme si légère:
Sans amis, sans parents, et partout étrangère,
J'ai sujet de rêver, et tu n'en verras point
Que le sort obstiné persécute à tel point.

CHÉRÉE.

Chacun pense de même, et moi comme tout autre;
Le mal d'autrui n'est rien quand nous parlons du nôtre.
Vous vous croyez en butte aux plus sensibles coups.
Je sais tel qui pourrait en dire autant que vous.
Celui dont je vous parle est un autre moi-même;
Il me ressemble assez, et souffre un mal extrême
Pour certaine beauté qui vous ressemble aussi,
Et qui fuit, comme vous, l'amour et son souci.

PAMPHILE.

Si j'étais cet ami, j'affranchirais mon âme
Des injustes liens de l'objet qui l'enflamme.

CHÉRÉE.

Si vous étiez l'objet des vœux qu'il a conçus?

PAMPHILE.

Peut-être qu'à la fin ses vœux seraient reçus.

CHÉRÉE.

Qui vous dirait ceci pour préparer votre âme?
Tout de bon, si quelqu'un vous découvrirait sa flamme,
N'étant rien ici-bas qui ne puisse arriver
(J'entends à quelque fin que l'on doit approuver),
Agréeriez-vous son offre? et votre âme, touchée,
Prendrait-elle plaisir à s'en voir recherchée?

PAMPHILE.

Selon ce qu'il aurait d'aimable et de parfait.

CHÉRÉE.

Je le suppose riche, honnête, assez bien fait,
D'âge au vôtre sortable; enfin tel, à tout prendre,
Qu'aux partis les plus hauts il ait droit de prétendre.

PAMPHILE.

J'aime ces qualités dont il serait pourvu;
Mais, pour en bien parler, il faudrait l'avoir vu.

CHÉRÉE.

Vous le voyez, Pamphile, et vous allez connaître
Un feu qui ne peut plus s'empêcher de paraître.
Par un excès d'amour, sous cet habit trompeur
Je me suis pour esclave offert à votre seigneur;
Né libre cependant. On m'appelle Chérée;
La noblesse des miens ne peut être ignorée:
Peu de partis ici voudraient me refuser;
Mon zèle est toutefois plus que tout à priser:
Ne le dédaignez point. Quoi! vous fuyez, Pamphile?

PAMPHILE.

Insolent, quitte-moi, ta fourbe est inutile.
Pythie!

CHÉRÉE.

Auparavant, encore un mot ou deux.

PAMPHILE.

Qui t'a fait entreprendre un coup si hasardeux?
En vain tu fais servir ces honneurs à ta flamme:
L'espoir d'y prendre part n'aveugle point mon âme;
Le ciel m'a faite esclave, il est vrai; mais crois-tu
Que cette qualité répugne à la vertu?

CHÉRÉE.

Qui le croirait, Pamphile, après vous avoir vue?
Les sévères appas dont vous êtes pourvue
Désespèrent les cœurs qu'ils viennent d'enflammer;
Mais, sous le nom d'hymen s'il est permis d'aimer,
Loin de votre pays, esclave et délaissée,
Où pourriez-vous ici porter votre pensée?
Par là je n'entends point mépriser vos appas.
Le mérite en est grand; mais l'heur n'y répond pas.
Tant que l'effort des ans en détruit l'empire,
Assez d'amants viendront vous conter leur martyre:
Assez d'amants aussi, d'un discours mensonger,
Vous offriront un cœur toujours prêt à changer.
Devant que vous soyez à leurs vœux exposée,
Prévenez le dépit de vous voir abusée;
Faites un choix plus sûr, il vous est important.

PAMPHILE.

Peut-être dans ta foi n'es-tu pas plus constant.

CHÉRÉE.

Pamphile, croyez-en ces soupirs et ces larmes.

PAMPHILE.

Ah! cesse d'employer le secours de leurs charmes,
Ote-moi ta présence, engage ailleurs ta foi;
Veux-tu rendre mon cœur plus esclave que moi?